

## Libreville, cap vers la ville actuelle

par Raphaëlle Walter<sup>1</sup>

*Deux articles ont été consacrés précédemment à l'évolution de la ville de Libreville (capitale du Gabon) de ses débuts au XIX<sup>e</sup> siècle à la fin des années 1960. Il nous a semblé intéressant d'en publier un troisième, et dernier, sur la ville telle qu'elle a évolué dans les années 1970, cité qui se rapproche davantage de celle que découvrent les visiteurs d'aujourd'hui. Pour illustrer cet article, nous avons, pour une fois, utilisé non des cartes postales anciennes ou photos de professionnels, mais exclusivement les photos privées<sup>1</sup> que nous avons réalisées pour notre thèse de Doctorat portant sur la capitale du Gabon, de 1971 à début 1976.*

Cette période, charnière dans l'histoire urbaine, connut des bouleversements majeurs en un bref laps de temps : destruction de nombre de bâtiments datant, soit des débuts de la ville au XIX<sup>e</sup> siècle, soit des évolutions plus récentes des années 1930 ou 1950-1960, et explosion de la superficie construite par coalescence avec les quartiers déjà existants, sur tous les terrains disponibles, des bas-fonds marécageux aux zones très pentues des grandes collines.



*Cette photo d'une partie du centre-ville, prise d'un balcon d'immeuble au 4<sup>e</sup> étage est caractéristique de la mutation que connut Libreville durant la période 1970-1979. D'abord une grue, se dressant dans le ciel, un équipement nouveau et symbolique de cette époque de construction foisonnante. Au sol, quantité de matériaux entassés attendant d'être soulevés par la grue. Au fond, les eaux de l'Estuaire, à gauche et au premier plan les badamiers entourant les bâtiments classiques et ombrageant les rues, arbres qui, comme les cocotiers, paieront un lourd tribut à l'explosion constructive de cette période. Toujours à gauche les bâtiments allongés et bas, sans style, des années 1950 et un immeuble récent (ils sont encore rares à l'époque et dépassent rarement 3-5 étages). Et puis, à droite, la construction en cours d'édification, où des ouvriers sont en plein travail. Dans le ciel on aperçoit les câbles d'une seconde grue en train d'apporter du matériel aux ouvriers. Ce bâtiment, c'est le futur ministère des Finances, beaucoup plus haut, résolument original et moderne que tout ce qui l'entoure. C'est l'un des emblèmes de cette période où le pétrole vient juste de remplacer l'okoumé comme moteur de l'économie, suscitant tous les espoirs... Provisoirement.*

<sup>1</sup> Textes et photos de R. Walter, docteur en géographie économique.

Toutes les photos de cet article sont sous droits et interdites de reproduction sauf accord exclusif de leur auteur, qui peut être contactée par l'intermédiaire de l'Association Images & Mémoires.



**À gauche :** en 1973, vus en allant vers le Plateau et le nord de Libreville, ce sont des **travaux d'élargissement du boulevard de l'Indépendance** qui longe l'Estuaire et le centre-ville. Au milieu, les engins et les tas de latérite destinés à paver la chaussée avant la pose du goudron. À droite de vieux bâtiments commerciaux qui ne tarderont pas à disparaître. À gauche, cocotiers et badamiers. La récente démolition du marché de centre-ville (cf : Coup de cœur, p. 20 de ce numéro) permet d'entr'apercevoir le wharf de 1927 et, tout à fait à l'arrière-plan, le port-môle de 1954.

**À droite :** en 1975 l'immeuble neuf « **Concorde** » de la Banque internationale pour l'Afrique occidentale, que tout le monde nomme par ses initiales BIAO, et de AIR GABON (à gauche sur la photo), la nouvelle compagnie aérienne nationale gabonaise, qui déménagea dans les années 80. Le bas est occupé par les bureaux, les étages sont, eux, de magnifiques appartements avec une vue superbe sur toute la ville. Au premier plan les lampadaires de l'éclairage public du boulevard de l'Indépendance.



**À gauche :** ici le tout nouvel immeuble de la **Chambre de Commerce**, édifiée cette fois près du pont Mpirah, au sud du centre-ville. En effet en 1976-1977 tout l'ensemble des bâtiments historiques du Plateau et ceux bâtis à son pied, face au wharf (cf : cartes postales page 29, du Bulletin I&M n°43, hiver 2014-2015), y compris les plus récents (après 1945), furent rasés avec l'ensemble de la colline pour construire le bloc tout en marbre du Palais présidentiel.



*Ces trois photographies ont été prises par l'auteur en 1976, à partir d'un hélicoptère.*

*À gauche : le nouveau boulevard de l'Indépendance, longeant le centre-ville en bord d'estuaire, mais cette fois, une vue allant vers le sud de la ville, les nouvelles zones industrielles et Owendo. On remarque au passage que les cocotiers et badamiers de la côte ont maintenant disparu, bien que ces photos n'aient été prises qu'à trois ans d'intervalle avec celle du haut de la page précédente. On aperçoit à droite le long du rivage le surprenant bâtiment tout nouveau d'Elf Gabon. Au premier plan, de nouveau l'immeuble de la BIAO, l'on y voit aussi les autres immeubles des sociétés importantes, ayant surgi un peu partout, au milieu de bâtiments plus traditionnels.*

*À droite : L'imposant stade omnisport Président Omar Bongo construit à l'emplacement de quartiers spontanés, édifié entre Petit-Paris, Likouala et Akebé-ville, et pouvant accueillir plusieurs milliers de spectateurs, va remplacer le Stade du Révérend Père Lefèvre (précédemment stade Bonvin) situé, quant à lui, entre Plateau et quartiers commerçants, et qui durant des décennies avait accueilli tous les grands événements sportifs de Libreville. Au premier plan : stade, gradins, tribune d'honneur, au fond centre-ville et Estuaire.*



*Par contre dès qu'on s'éloigne de la rive droite de l'Estuaire et de ses grandes transformations architecturales on retrouve l'aspect de désordre qui caractérise Libreville depuis ses débuts, où se côtoient des éléments très différents : le long des rues principales, les maisons modernes assez classiques, et juste derrière, sur les versants et dans les bas-fonds, les quartiers d'habitat spontané en bois au milieu de la végétation, tendant à disparaître en cas de densification de cet habitat. Le quartier présenté sur la photo ci-contre est Montagne Sainte, un quartier ancien très proche du Plateau, où l'habitat spontané se mue petit à petit en habitat en dur bien équipé. Il y a là des terrains appartenant aux ethnies autochtones, occupant traditionnellement cet endroit et ayant des droits fonciers coutumiers.*

**À droite : Cases en planches, couvertes de tôles dans le quartier Petit-Paris, une zone d'habitat spontané ancienne. Les tôles ont définitivement remplacé les tuiles de raphia que l'on trouve encore en brousse. On remarque l'érosion intense dans tout le terrain dénudé. Ce type de quartier, quoique datant des années 1950, n'a toujours aucun équipement. La gouttière et le baril servent à récupérer l'eau de pluie. Au fil du temps, l'espace se densifie au maximum partout où de la place est disponible.**



**À gauche : nouvel habitat spontané près des Hauts de Gué. Au milieu des « matitis », la végétation naturelle qui disparaît rapidement au profit de cases neuves surgies sans aucune autorisation. Celles-ci sont plus soignées dans un premier temps : planches en bon état peintes en clair, bardeaux contrastés, tôles neuves. Comme les poteaux électriques ne sont pas loin, on peut supposer que quelques fils piratés seront bientôt visibles.**

**A droite : élèves d'une école publique.** La ville attire depuis 1950 des hommes venus de l'intérieur pour travailler. Cet exode rural s'intensifie brutalement à compter de 1970, avec désormais femmes et enfants surtout, envoyés par leurs parents dans les écoles de la ville. Ils s'installent chez des proches, plus ou moins apparentés qui doivent désormais les prendre en charge. Cet afflux va poser des gros problèmes d'entassement obligeant les écoles à accueillir la moitié des enfants le matin et l'autre moitié l'après-midi...



De toutes les transformations que vécurent le Gabon et sa capitale durant leur histoire, aucune période ne fut aussi chargée que la décennie 1970-1980 : un jeune président, Omar Bongo, remplace le fondateur de la République, Léon Mba ; l'exploitation pétrolière prend le pas sur la richesse traditionnelle, l'okoumé, ce à quoi il faut ajouter le manganèse, l'uranium et d'autres richesses ; la construction en cours du chemin de fer Transgabonais Libreville-Franceville qui doit désenclaver l'intérieur et la capitale ; la création d'une université nationale en 1970, destinée à former les jeunes cadres sur place. Les crises pétrolières de 1973 puis 1979 secouent le monde, et l'explosion du prix du baril gonfle brutalement les recettes du Gabon, c'est la ruée des populations rurales et des émigrants des pays voisins vers la capitale de ce que l'on commence à appeler « l'Eldorado d'Afrique centrale », c'est aussi la multiplication des projets de toutes sortes. En ce qui concerne Libreville, on peut encore découper cette décennie en deux parties bien distinctes : 1970-1975 et 1976-1980. La première est celle principalement illustrée dans cet article. Nous avons déjà souligné précédemment l'originalité du plan de Libreville, depuis ses débuts, par rapport à nombre de capitales africaines, qui la fait ressembler « ... à un python qui a avalé une gazelle » (page 31 du *Bulletin n°43 d'I&M*, hiver 2014-2015) : gonflée en son centre-ville, étirée sur plus de 20 kilomètres entre l'aéroport et Owendo, et sans plan d'urbanisme. Bâtiments neufs partout, multiplication des cités sur les terrains libres, pour loger les fonctionnaires, assèchement des grands marais qui interrompaient traditionnellement le tissu urbain précédent pour y installer activités administratives (Mairie), commerces (hypermarché *Mbolo*), zones industrielles nouvelles... (Oloumi, Nomba), et une grande voie expresse circulaire entourant la ville pour une desserte rapide des nouveaux quartiers. En 1976-1977 la seconde phase, qui devait obligatoirement être achevée pour le sommet de l'Organisation de l'Unité Africaine, fut une période d'accélération qui tourna à la frénésie destructive et constructive ; chaque citoyen partant au travail le matin n'était pas certain de retrouver sa rue ouverte en rentrant le soir ; des centaines d'ouvriers supplémentaires furent appelés en urgence.



*Nouveau ministère du Plan et Immeuble Pizo-Agip en 1976 (au centre-ville)*

Mais, tous les immeubles nouveaux, affichant, pour se démarquer dans le paysage urbain, tant d'innovations architecturales, ne sont pas situés au centre-ville. En effet le cinéma *Le Komo*, le plus luxueux d'Afrique, est proche du quartier Mont-Bouët, l'immeuble du Parti PDG (Parti démocratique Gabonais) est à Akebéville, l'imposant *Palais du 12 Mars*, dans les hautes collines loin du centre-ville. Les hôtels *Dialogue* (construit sur la plage, il finira par s'y abîmer), *Okoumé Palace*, *Intercontinental*, après le Lycée Léon Mba (**photo ci-contre**) et des cités même bien au-delà de l'aéroport...



Le grand marché du centre-ville où des générations de Librevillois achetaient leurs aliments, tant locaux (amenés par des pirogues qui accostaient directement) qu'importés (comme la viande de bœuf), fut définitivement détruit à la fin des années 1960. Des marchés spontanés étaient peu à peu apparus, le long de certaines rues dans d'autres quartiers : Louis, Mont-Bouët, Oloumi, Nombakélé, Glass... Certains furent par la suite officialisés avec un bâtiment en dur édifié par la mairie.



**Ci-dessus :** en 1971, le nouveau marché central en construction à Mont-Bouët, est équipé de chambres froides pour remplacer une vieille halle.



**Mais on vit très vite des commerces s'étendre hors du site (ci-contre).** D'abord les commerces de pagnes et les marchandes à la cuvette, pour éviter de payer leur droit de place. Puis, la nouvelle halle ayant été conçue bien trop petite pour les besoins à satisfaire, les commerces se mirent à proliférer en constructions précaires au point d'engloutir complètement le bâtiment officiel dans un désordre indescriptible.

**Ci-contre :** l'embouchure de l'Oloumi, petite rivière au sud de Libreville et évacuation d'un très important marécage. C'est aussi, sur ses rives, l'un des deux plus importants marchés de Libreville, avec celui de Mont-Bouët, là où il faut aller pour avoir un méréou tout frais, une viande de chasse ou des noisettes locales...

Les pirogues du premier plan sont celles qui apportent la pêche du jour et les produits de l'intérieur du pays. Sur l'autre rive, des hangars de réparation et activités semi-industrielles.





**Ci-contre : Assèchement du marécage d'Oloumi pour la création d'une nouvelle zone industrielle en 1974.** Contrairement à Port-Gentil, Libreville n'avait guère connu d'activités industrielles dans son histoire dans les années d'avant l'Indépendance, à part la fabrique de traverses pour la SNCF et quelques scieries peu florissantes. Quant au stockage des réserves d'essence de la Shell, près du port-môle, entouré de quelques garages, et des services de la voirie, sur la route menant au collège Bessieux, en pleine ville, ce n'était guère idéal pour la sécurité.

*Les premières nouvelles usines furent d'abord une brasserie, curieusement installée sur les hauteurs près de l'Université, et une cimenterie à Owendo. Puis il fut décidé de regrouper les activités industrielles futures dans des zones spécialisées, au sud de la ville et également non loin du port, sur des terrains récupérés sur les grands marécages.*

**Ci-contre : un navire à quai au port en eau profonde d'Owendo en 1975.**

*Au premier plan un des parcs à conteneurs.*



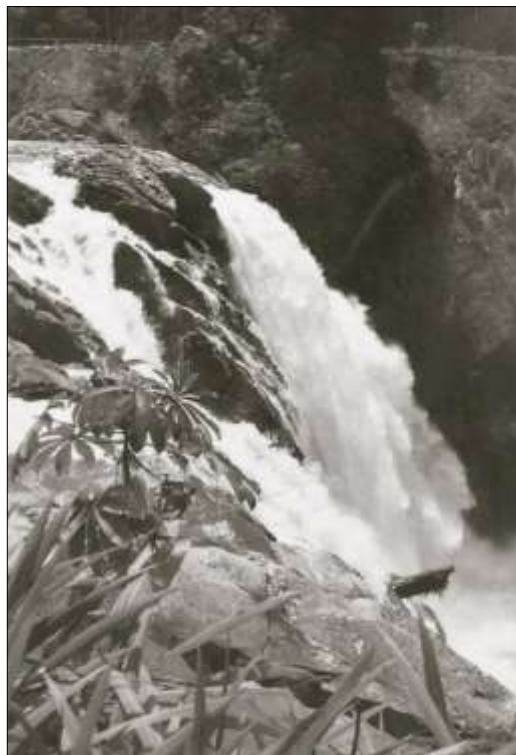
On ignore généralement aujourd'hui que Port-Gentil, avec sa belle rade, faillit souvent détrôner Libreville de son rôle de capitale (il en fut même encore question juste avant l'Indépendance !). C'est parce que, nous l'avons vu précédemment, l'Estuaire était trompeur : le seul chenal assez profond (-11 mètres) se rapprochant près de la côte pour permettre à des navires importants d'accoster, se trouvait à Owendo, au fond de l'Estuaire, à 15 kilomètres du port-môle ; et pour y parvenir il fallait, jusqu'à l'indépendance, prendre une route de brousse, avec un bac à emprunter à mi-chemin pour traverser une large rivière, la Lowé... Ces difficultés avaient fait choisir, de la création de la ville européenne à 1954, les wharfs successifs, officiels ou privés, puis la construction du port-môle (cf : cartes postales p.30 du *Bulletin n°43 d'I&M*, hiver 2014-2015). Sauf que le port-môle, totalement encombré dès 1969 (il faut à l'époque parfois plus de deux mois pour récupérer les marchandises), pose des problèmes insolubles, la croissance urbaine nécessitant l'arrivée d'équipements, de matériaux et de provisions toujours plus importants. Et le transvasement de tout cela, des navires aux chalands, puis des chalands au quai, génère beaucoup de casse et de frais. Les possibilités offertes par Owendo étaient néanmoins utilisées depuis longtemps pour le chargement direct en rade foraine du bois d'okoumé exploité dans l'Estuaire sur les cargos à destination du monde entier. Un pont de 108 mètres fut d'abord construit sur la Lowé, une belle route dessert désormais Owendo et les nouvelles zones d'activités (cités, faculté de médecine, usines...). Le nouveau port a un quai de 455 mètres de long sur 70 mètres de large, où trois navires peuvent accoster simultanément. Entouré de vastes zones de conteneurs il sera mis en service en 1973. Le terminus du chemin de fer Transgabonais s'y ajoutera dans les années 1980, d'où une vaste restructuration du tissu urbain de Libreville.

Libreville n'a été électrifiée et n'a eu de réseau d'eau qu'en 1935. Et à la fin des années 1950, de belles villas en dur, si elles ne se trouvaient pas au bord des rues principales, n'avaient aucune chance de pouvoir être raccordées aux réseaux urbains. Le Gabon indépendant va vite choisir l'hydroélectricité, compte tenu d'un potentiel important dans ce domaine, d'autant que les besoins en électricité explosent, multipliés par 30 entre 1960 et 1980. À 150 kilomètres de Libreville se trouvent, sur la rivière M'Bei, des chutes d'eau imposantes dont Grand Kinguélé et Petit Kinguélé. Le dénivelé d'ensemble est de 113 mètres, un barrage et une première conduite forcée menant à une usine sont achevés en 1972. Cette électricité va desservir Libreville. Une seconde tranche suivra, puis ce sera Tchimbélé en 1980.

\*

Dans cet article sur l'évolution de Libreville nous avons voulu montrer que la décennie 1970-1980 fut vraiment la plus fascinante par la mutation exceptionnelle que subit la capitale du Gabon, en un temps record. Mais ce fut aussi le moment où elle perdit une partie de son originalité et de son charme suranné, en entrant dans la modernité.

**Ci-contre : hautes eaux à la chute du Grand Kinguélé (45 mètres de haut) en 1972.**



**Ci-contre à droite : l'artiste gabonais Zephyrin Lendogno sculptant l'un des piliers de l'église catholique Saint Michel de Nkembo à Libreville en 1972.** Cette magnifique église, à l'origine une modeste chapelle (1949), a été imaginée et conçue par le père Morel et le sculpteur gabonais

Z. Lendogno, entre 1967 et 1977, elle est entièrement en matériaux du pays et peut aujourd'hui, suite aux agrandissements, contenir jusqu'à 3 000 fidèles. Cette église, très originale, unique en Afrique, aux murs de latérite aérés, est entourée de 32 piliers en bois du Gabon sculpté, tous différents, représentant les scènes de l'Évangile. Aujourd'hui elle est devenue l'un des sites touristiques majeurs de Libreville.



**Ci-dessus à gauche : détail d'un des piliers de Saint Michel de Nkembo, représentant les Rois Mages.**